

---

## VII<sup>e</sup> PROMENADE.

Continuation de la Visite des oiseaux :

- 1<sup>o</sup> De la suite de la tribu des passereaux.
- 2<sup>o</sup> Des précieuses familles des gallinacés.
- 3<sup>o</sup> Des oiseaux d'eau ou nageurs. 4<sup>o</sup> De la tribu des oiseaux de rivage. 5<sup>o</sup> Et de celle des oiseaux coureurs.

Nous avons terminé notre VI<sup>e</sup> Promenade par la visite des oiseaux de paradis. Nous allons reprendre dans celle-ci la suite des passereaux. Trop d'objets appellent notre attention, pour nous livrer à des digressions qui n'auraient pas pour but de faire connaître les mœurs des oiseaux offerts à nos regards, et parmi lesquels nous verrons encore plusieurs familles renommées par la beauté de leur plumage, et la tribu la

---

<sup>1</sup> Cette Promenade commence à la treizième armoire de cette collection, placée à peu près en face de la classe des arachnides.

plus nombreuse en espèces utiles à l'homme.

Il paraît qu'on ne connaît guère en France qu'une espèce de SITELLE, laquelle a reçu un grand nombre de noms vulgaires, dont le plus connu, sur-tout dans les départemens méridionaux, est celui de *torche-pot*.

Ses goûts l'ont aussi fait nommer *casse-noix*, *casse-noisettes*, et ses habitudes, assez semblables à celles de nos pics, *grimpard*, *grimpereau*, *pic cendré*, *pic bleu*, *picotelle*, *pic de mai*, *tape-bois*, et même *hoche-queue*, à cause du mouvement perpétuel de sa queue, auxquels il faut ajouter celui de *pic-maçon*, qui peint l'industrie que la sitelle met dans la construction de son nid, en le plaçant dans le tronc des arbres de manière qu'il est très-difficile d'en appercevoir l'entrée. C'est là que la femelle meurt sur ses œufs ou sur ses petits, si quelque oiseleur ou plutôt quelque enfant, (cet âge est sans

pitié, a dit La Fontaine) tente de l'en arracher.

Le PIC-BŒUF habite l'Afrique, et doit son nom à l'habitude qu'il a de se percher sur le dos des bœufs pour manger les vers ou les larves d'insectes qui s'introduisent sous sa peau.

Les MÉSANGES sont des oiseaux vifs, légers, vigoureux pour leur petite taille, et extrêmement courageux; malheureusement ils joignent à ces qualités une voracité qui les ternit toutes. C'est au cri rauque du mâle qu'il faut attribuer le surnom de *serrurier*, qu'il ne mérite pas dans la saison des amours, époque où il fait entendre un chant fort agréable.

La *moustache*, appelée aussi la *barbue*, est peu connue: on cite le mâle comme un modèle d'attention envers sa femelle.

Les mésanges à *longue queue* ont été nommées par les uns *mésanges des roseaux*, et par d'autres *mésanges des*

*neiges* : cette diversité de noms prouve qu'elles ne sont généralement que de simples passagers dans nos climats.

La *mésange à cravate* ou à *collier* se trouve à la Caroline.

Tout le monde connaît les ALOUETTES, et sur-tout l'espèce appelée *mauviette* ; la *coquillade* est moins connue des Parisiens, parce qu'elle ne passe ordinairement que dans nos départemens méridionaux ; l'*alouette pipi*, surnom qui indique son petit cri d'appel, passe rapidement dans les pays froids ; la *farlouse* est appelée aussi *alouette des prés*, parce que c'est là qu'elle niche ; c'est celle dont le ramage est le plus agréable.

Le genre des BEC-FINS, extrêmement nombreux en variétés, nous offrira notre plus célèbre chanteur.

La *fauvette* est digne aussi de nous intéresser ; son chant gai, varié, nous annonce le printemps, et il ne manque à cet oiseau que l'éclat du plumage, car

d'ailleurs il a tout, grace, gaieté, et surtout fidélité en ménage ; fidélité bien avérée, quoique les poètes l'aient quelquefois fait servir d'emblème aux voyages amours.

C'est principalement la *silvia*, plus connue sous les noms de *grisette* ou *fauvette grise*, qui mérite le nom de bec-fin : c'est la même que l'on nomme *passerine* dans les environs de Marseille où elle se nourrit de figues et d'olives.

Le mâle de la *fauvette noire* est un fort joli chanteur, et un tendre époux, puisqu'il couve alternativement avec sa femelle. La *petite fauvette rousse* n'a de remarquable que sa petitesse ; et la *babillarde* que sa gaieté folle et son babil : c'est celle que nous entendons le plus habituellement dans nos jardins ; elle se prive beaucoup mieux que la *fauvette des roseaux*, appelée assez improprement *rossignol des osiers* ou *des saules*.

Le *tarier* est sauvage, n'aime que la solitude, et n'habite que les montagnes; les gourmands en font grand cas lorsqu'il est gras.

Les *roitelets*, qui sont nos plus petits oiseaux, animent nos bocages par leur petit chant bref et leur vivacité, mais les *figuiers*, dont le goût est assez indiqué par leur nom, ne se voient guère que dans les contrées méridionales.

S'il se trouve dans la compagnie un seul chasseur ou un friand, il indiquera les *rouge-gorge*. J'aime mieux attirer l'attention sur une espèce dont le mérite est moins *solide*, sans doute, mais dont la réputation vaut bien celle de ces oiseaux.

Le *rossignol*, si justement célèbre dans nos vergers, dans nos campagnes, joue ici un bien petit rôle; cependant je suis persuadé que les habitants du cap de Bonne-Espérance, du Brésil ou de la Guiane, si riches en es-

pèces brillantes, en changeraient volontiers quelques - unes contre notre chanteur au modeste vêtement.

Il faut avoir habité les champs pour sentir quel charme, quelle vie l'arrivée de cet oiseau porte avec lui. Son ramage, bien préférable au chant étudié de nos élèves de serinette, inspire la gaieté et semble célébrer le retour des beaux jours. Il faut dire aussi que ce qui ajoute à l'agrément de ce chant, c'est qu'il se fait entendre à une époque de la journée où l'ame est disposée aux sensations douces, aux affections tendres, aux plaisirs purs de la nature; c'est ordinairement vers la fin du jour, après le coucher du soleil, que le rossignol chante, non pas pour divertir sa compagne, comme on l'a souvent écrit, mais pour le plaisir de chanter, et la gloire d'effacer tous ses rivaux: c'est à Buffon seul qu'il appartient de peindre, par la parole, les nuances du plumage que le pinceau ne pourrait

rendre ; c'est à lui seul aussi qu'il appartient de peindre la variété admirable du ramage du rossignol. Quelques personnes ont en vain cherché à noter ce chant ; quelques autres ont , après beaucoup d'études , non pas copié ces modulations fugitives et toujours nouvelles , mais du moins tâché d'imiter le chant à la fois brillant et expressif du rossignol , et elles ont mieux réussi ; mais , il faut l'avouer , les notes ne nous donnent que le thème d'un air , c'est l'ame du chanteur qui en rend la véritable intention. C'est moins la voix brillante du rossignol , que l'expression de son chant , qui lui assigne la première place parmi les chanteurs de nos bocages.

Ce n'est pas seulement en Europe qu'on admire le chant de cet oiseau ; au Japon , ceux qui ont une belle voix s'y vendent plus de deux mille francs de notre monnaie. Les rossignols blancs , qui ne sont pas plus rares que les merles



et les geais blancs que nous avons vus , avaient cependant une grande valeur à Rome, sans doute, parce qu'au mérite de la rareté, ils joignaient la voix naturelle à toute l'espèce ; l'on rapporte que du temps de l'empereur Claude , on donna à sa femme Agrippine un rossignol blanc qui avait coûté plus de cinquante mille francs de notre monnaie.

Les MOTACILLES , sont ces oiseaux connus dans les campagnes , sous la dénomination générale de *hoche-queue* , laquelle convient aussi à des espèces d'un autre genre qui balancent également la queue de bas en haut.

Parmi les motacilles de nos climats, nous remarquerons les *lavandieres* et les *bergeronnettes*. Les premières se tiennent , pendant la belle saison , dans le voisinage des ruissaux , des rivières , tandis que les *bergeronnettes* fréquentent de préférence les prairies et les terres labourées : les unes doivent leur nom au séjour qu'elles font auprès des

blanchisseuses qui lavent au bord des ruisseaux, de même que les autres le doivent à l'habitude qu'elles ont de suivre les bergers et leurs troupeaux.

Les *motteux* sont connus dans les campagnes, sur-tout par les chasseurs, sous le nom de *culs-blancs*, parce qu'en déployant leurs ailes et rasant la terre ils découvrent à leurs yeux le plumage blanc qui couvre le derrière de leur corps. Quant au nom de *motteux*, il leur vient sans doute de l'habitude qu'ils ont de suivre les laboureurs en volant de motte en motte, sans presque s'élever de terre, et de placer leurs nids sous des mottes et des pierres; aussi ajoute-t-on à ce nom dans quelques-uns de nos départemens d'autres dénominations vulgaires, telles que *terrasson*, *brise-motte*, *tourne-motte*.

Le *fraquet* ou *friquet*, que l'on a quelquefois désigné sous les noms de *moineau de montagne*, ou à *collier*,

est le même que les Italiens nomment *moineau fou*, à cause de sa vivacité, assez bien exprimée par son surnom de friquet ou fraquet.

La plupart des espèces d'HIRONDELLES sont bien connues par cette douce familiarité qui engage quelques espèces à venir loger jusque dans l'intérieur de nos maisons de campagne.

Je ne rapporterai point ici tout ce que des hommes, d'ailleurs de bon sens, ont raconté sur les hirondelles. A en croire certains naturalistes, ces oiseaux, que nous ne voyons dans nos climats que pendant la belle saison, ne nous quittent pas tous pour traverser les mers : la plupart s'enfoncent dans les lacs, les étangs, les marais, en se pelotonnant plusieurs ensemble, et restent ainsi engourdis jusqu'au retour du printemps. On sent bien qu'ils ont appuyé cette assertion sur des faits qui en ont long-temps imposé à la multitude, et même au commun des observateurs.

Mais sans nous donner la peine de rapporter tout ce que les modernes ont dit et fait pour détruire une erreur qui est en opposition si directe avec ce qu'on sait de l'organisation de ces animaux, nous dirons seulement qu'il résulte, des expériences faites, que les hirondelles ne peuvent exister dans l'eau, et qu'elles y périssent au bout de quelque temps.

Tout le monde connaît la forme des nids de ces oiseaux : ils auraient pu fournir les premières idées des bâtimens en terre mêlée de paille, qui sont très-communs dans quelques pays.

Les habitans des campagnes disent que, lorsque les hirondelles volent bas, c'est signe de pluie : cela est assez exact, parce qu'alors les insectes, dont elles se nourrissent, volent près du sol, où même quittent le sein de la terre pour venir à sa surface. On a dit aussi que ces oiseaux portaient bonheur aux maisons qu'ils habitaient; il fallait plutôt

dire que , le bruit les mettant en fuite , ils n'établissent leur demeure qu'au sein des ménages paisibles : ainsi on a pris la cause pour l'effet. Cette erreur est bien plus pardonnable que le jeu cruel que quelques personnes se font de tirer les hirondelles au vol , pour s'exercer à la chasse : du moins si ce n'est que dans le voisinage de leurs maisons , ces chasseurs impitoyables en sont punis par les insectes qui viennent assaillir eux et leurs grains , et dont le nombre est toujours relatif à celui des oiseaux insectivores , parce que ceux-ci ne s'établissent que dans les lieux où ils trouvent de quoi vivre.

Les *martinets* volent mieux et sont plus sauvages que les autres espèces d'hirondelles : ils nichent dans des trous de murailles , sous les arches des ponts , quelquefois dans des trous d'arbres , et , plus souvent , dans les ornemens en pierre des tours élevées et des clochers gothiques ; et , comme ils forment leurs

nids de tout ce qu'ils trouvent, l'on se sert de l'habitude qu'ils ont de saisir en volant les brius d'herbe et les plumes, pour les chasser au vol, de la même manière que l'on prend certains poissons dans l'eau, c'est-à-dire, qu'on les *chasse à la ligne*, en attachant à l'hameçon une plume que l'on fait voltiger dans les airs.

J'ai déjà fait observer que les oiseaux à plumage blanc étaient en général des variétés et non des espèces particulières : cette observation s'applique à l'hirondelle blanche que l'on voit ici.

Avant de terminer, je dois faire remarquer une petite hirondelle, placée au-dessus de son nid, de substance blanche et transparente, et collé à un fragment de rocher. Ces nids se trouvent dans les cavernes, dans les creux des rochers sur les bords de la mer, principalement dans l'Archipel des Indes ; et il paraît qu'ils sont faits

avec du frai de poisson, que ces petites hirondelles, appelées *salanganes* dans le pays, recueillent à la surface de la mer.

Les Chinois font le plus grand cas de ces nids; ils les regardent comme un mets extrêmement nourrissant et comme ayant de grandes vertus. Ils les mangent de diverses manières, et les mêlent quelquefois aux viandes. Il n'est donc pas étonnant que les Cochinchinois aillent, vers le milieu de l'été, à leur recherche, puisqu'ils sont certains d'en tirer un très-bon parti. Mais, ce qui ne surprendra pas moins, c'est qu'on apporte tous les ans à Batavia, pour être exportés à la Chine, plus de trois millions de ces nids; ce qui annonce que cette espèce est extrêmement nombreuse.

En regardant avec attention les vilains oiseaux placés au-dessous des hirondelles, on s'apercevra qu'ils ont quelques traits de ressemblance avec

ces dernières, sur-tout dans la forme de la tête, également aplatie, et la largeur du gosier, qui n'est nullement en proportion avec leur petit bec: ce qui annonce que les ENGOULEVENTS ont à-peu-près les mêmes goûts; mais, comme ils n'y voient pas bien au grand jour, et qu'ils ne sortent que le matin de bonne heure et le soir après le coucher du soleil, ou lorsque le temps est couvert, ils se nourrissent principalement d'insectes de nuit. Cet oiseau est connu dans différens départemens sous le nom d'*hirondelle à queue carrée*; dans d'autres, sous celui de *tête-chèvre*: dénomination absurde, donnée par l'ignorante crédulité, qui saisit toujours de préférence les récits extraordinaires, et cherche à les perpétuer. On a également attribué au crapaud le goût de teter les chèvres; et il n'est pas étonnant que cette prétendue conformité, et sur-tout la forme de la tête et la couleur du plumage de



l'engoulevant , lui aient fait donner le nom , plus généralement connu dans les campagnes , de *crapaud volant*.

Enfin , on l'appelle aussi *corbeau de nuit* , *grand merle* , et sur-tout *chauchebranche* , à cause de l'habitude particulière qu'il a , lorsqu'il se perche sur un arbre , de se placer , non en travers , mais dans le sens de la longueur même de la branche.

Il n'y a en France qu'une espèce d'*engoulevant* , qui est l'une des plus petites de cette collection.

Ces oiseaux , qui ne sont que de simples passagers dans nos climats , doivent sans doute à leur cri naturel , qui est un son plaintif , assez semblable à celui de l'effraie , la réputation d'oiseaux de mauvais augure , qu'ils ont dans quelques cantons.

Reposons notre vue sur ces HUPPES , auxquelles on a joint ces beaux oiseaux d'Afrique appelés *promerops*.

Les huppes sont aussi pour nous de

simples passagères. Mais qui croirait que des oiseaux, dont les couleurs sont si douces et les formes si gracieuses, inspirent dans nos campagnes un dégoût bien juste à beaucoup d'égards ? Il n'est pas rare d'entendre les cultivateurs comparer quelque chose de sale à une huppe, parce que ces oiseaux, qui font assez généralement leurs nids dans des trous d'arbres assez profonds, sont logés là d'une manière dégoûtante, leurs petits couchés dans leur fiente. . . .

Cependant, avec du soin, on parvient à apprivoiser des huppes, et alors elles sont fort propres et susceptibles du plus grand attachement pour leurs maîtres.

On ne connaît pas aussi bien les habitudes des promerops : sans doute les habitans de la Nouvelle - Guinée font des ornemens de fête avec les belles plumes de ceux qu'on a désignés par leurs *paremens frisés*.

L'armoire suivante renferme une

foule d'oiseaux brillans ou curieux. Modérons un peu notre desir; et, pour suivre l'ordre méthodique, commençons par les GRIMPÉREAUX.<sup>1</sup>

Il y a deux espèces ou variétés de grimpereaux fort communes en France: ce sont ces oiseaux dont le plumage est peu remarquable, et dont la taille se rapproche de celle de nos roitelets.

*Les grimpereaux communs nichent*

---

<sup>1</sup> C'est peut-être ici que les amateurs accuseront nos méthodes qui, n'ayant pas toujours pu se conformer à la marche de la nature, ont l'air de la contrarier un peu: je m'attends bien que l'on sera surpris de voir le grimpereaue, l'un de nos meilleurs grimpeurs, exclu de cette dernière tribu, pour prendre place dans celle des passereaux, quoiqu'il ne quitte pas le pays qui le voit naître. On aura pu faire cette même remarque à l'égard du roitelet, de la sitelle, qui sont aussi d'adroits grimpeurs; mais telles sont les contradictions inévitables de toutes les méthodes: les meilleures sont celles qui offrent le moins d'exceptions de ce genre.

dans des trous d'arbres ; ceux de *murailles* nichent dans les trous des murs : les uns et les autres vivent d'insectes. Les derniers grimpent contre les rochers taillés à pic , avec la même facilité que les premiers courent sur les troncs des arbres : ils sont également vifs , remuans , et , quoique solitaires , ils paraissent fort gais.

Les beaux grimpereaux qui nous ont été apportés des pays chauds , ne sont pas tous aussi agiles : plusieurs même grimpent difficilement. Au Brésil , on les nomme *guits-guits* , ce qui indique leur petit ramage. La plupart de ceux d'Afrique , dont le plumage est très-brillant , se nomment , à Madagascar , *soui-mangas* ou *sucriers* : celui du Cap de Bonne-Espérance , dont le bec est long et arqué , est de cette espèce. Les oiseleurs du Cap en nourrissent beaucoup de semblables.

L'*angala-dian* , dont la beauté efface le vêtement modeste de nos grimpe-

reaux d'Europe, est loin de jouir d'un sort aussi heureux; car, tandis que le père et la mère sont mollement couchés dans le lit qu'ils ont fait avec le duvet des plantes, souvent une de ces énormes araignées, que nous avons vues dans la 5<sup>me</sup> Promenade (l'aviculaire, page 69) les chasse de leur nid et suce le sang des petits.

Les deux genres suivans offrent des oiseaux d'Amérique, célèbres par leurs couleurs et les mobiles reflets de leur plumage, qui leur ont fait donner les noms des pierres précieuses et des métaux les plus brillans. Nous réunissons ici ces deux genres pour la description de leurs mœurs et de leurs habitudes, qui sont absolument les mêmes; mais on a dû les distinguer; car il est facile de remarquer que les COLIBRIS ont tous le bec arqué, ce qui les a fait quelquefois confondre avec les grimpereaux sucriers: tandis que les OISEAUX-MOUCHES ont le bec droit et seulement

un peu renflé au bout. On voit d'ailleurs que ces derniers sont généralement plus petits ; et c'est à la petitesse extrême de quelques espèces que ces oiseaux doivent leur nom.

L'on sait que plusieurs espèces d'insectes , et particulièrement celles que nous nommons mouches-à-miel , composent cette substance , qui forme leur nourriture , avec le suc qu'elles sucent au fond des fleurs : c'est aussi ce suc , ce nectar , qui est la nourriture habituelle des colibris , des oiseaux-mouches. Ils le sucent au moyen de leur langue , espèce de tube , qu'ils alongent et raccourcissent à volonté ; et , comme ils voltigent quelquefois en grand nombre autour de la même fleur , on peut se faire une idée du spectacle que présente cette réunion de couleurs , dont la mobilité centuple l'éclat.

C'est avec les petites plumes de ces êtres intéressans que l'on fait en France ces petits oiseaux artificiels , que l'on

place dans des bagues et d'autres petits tableaux.

Les mœurs des CALAOS sont peu connues, parce que ces oiseaux, ne se trouvant qu'en Afrique et aux Indes, n'ont pu être étudiés avec attention par des voyageurs qui ne sont que de simples passagers dans les contrées éloignées qu'ils habitent. Il paraît, au surplus, que la plupart des espèces ont un caractère stupide, qui leur vient, sans doute, de l'embarras que leur cause ce bec énorme; car, loin d'être une arme dangereuse, il est si mince, que le moindre effort en brise les bords: aussi dit-on que les calaos lancent en l'air les objets un peu considérables qu'ils veulent avaler, et les reçoivent adroitement dans leur gosier en ouvrant le bec; ce que les toucans font aussi dans les mêmes circonstances.

Le *calao de Malabar*, qui a vécu à Paris pendant l'été de 1777, mangeait de la chair crue, des rats, des oiseaux

et différentes plantes potagères. Cet oiseau avait, au surplus, la démarche et quelques-unes des habitudes de nos pies et corbeaux : ce qui a engagé les voyageurs à le nommer *pie cornue d'Ethiopie*, *corbeau indien* ou *cornu*, etc.

Les *calaos rhinocéros*, dont on a placé quelques becs au fond de l'armoire, vivent particulièrement de charognes; aussi les voit-on souvent à la suite des chasseurs; parce que, ceux-ci éventrant les vaches sauvages et les sangliers sur la place, ces oiseaux mangent les intestins et autres parties que les chasseurs dédaignent. Cette espèce prend très-adroitement les rats et les souris, ce qui fait que les Indiens l'élèvent dans leurs maisons, et la destinent aux mêmes usages pour lesquels nous avons des chats dans les nôtres.

Les MOMOTS se nomment *houtous* à la Guiane, nom qui leur vient du cri bref qu'ils font entendre en sautant. Ces oiseaux étant sauvages et aimant



la solitude , on les élève difficilement en cage , à moins qu'on ne les prenne très-jeunes.

Les *ALCYONS* sont bien connus sous la désignation vulgaire de *martins-pêcheurs* ; mais c'est sur-tout sous le premier nom qu'ils ont joui chez les anciens d'une grande célébrité. A entendre les historiens de la nature , l'alcyon avait la faculté de changer de plumage après sa mort , d'éloigner les orages , d'augmenter les trésors que l'avarice enfouissait , de conserver ou de rétablir la paix dans les maisons , de rendre les pêches abondantes , en attirant le poisson par un charme invincible ; et , ce qui aurait suffi pour lui faire la plus brillante réputation , il conservait la beauté et les graces aux personnes qui portaient ces oiseaux sur elles.

Il est inutile d'observer maintenant que l'alcyon ne place point son nid sur les flots ; car les habitans des côtes savent bien qu'il l'établit dans des trous

sur les rivages : c'est là qu'il demeure, même pendant les gelées. Il pêche dans tous les temps; et sa manière de saisir le poisson, dont il se nourrit, ressemble assez à celle que les milans emploient à l'égard de leur proie, c'est-à-dire, que le martin-pêcheur fond à plomb sur les petits poissons avec une grande rapidité.

On doit remarquer que les alcyons étrangers à nos rivages ont des couleurs moins douces, moins agréables que nos martins-pêcheurs.

On pense assez généralement que les habitudes des TODIERS se rapprochent beaucoup de celles des précédens; seulement quelques-uns se nourrissent d'insectes.

Sans doute on remarquera, parmi les diverses espèces du genre des MANAKINS, de beaux oiseaux à peu près de la grosseur de nos pigeons, et dont les mâles ont le plumage d'une belle couleur aurore : ce sont des *coqs de roche*.

La femelle, qui est à côté, a, comme dans la plupart des espèces, des couleurs ternes.

Les coqs de roche ont été pris par quelques auteurs pour des oiseaux de nuit, parce qu'ils se tiennent habituellement dans les cavernes et les lieux sombres, fuient toute espèce de société, et construisent leurs nids grossiers dans des trous de rochers. Ils ne sont communs que dans quelques parties de l'Amérique; mais on en attrappe fort peu, parce qu'ils se laissent difficilement approcher, et que, d'ailleurs, les sauvages ont une sorte de crainte superstitieuse, qui les empêche de pénétrer dans les cavernes où ces oiseaux font leur séjour habituel. Il paraît, au surplus, qu'ils vivent de fruits et de grains, et, qu'une fois pris, on peut les apprivoiser: on en a même habitués, dans les contrées chaudes, à vivre avec les poules; et c'est parce qu'ils prennent quelques-unes de leurs habitudes qu'on

a cru pouvoir leur donner le nom vulgaire de coqs de roche.

La plupart des autres manakins nous ont été apportés de la Guiane, où ils se trouvent dans les bois épais.

Les GUËPIERS doivent leur nom au goût qu'ils ont pour les guêpes et autres insectes, qu'ils saisissent en volant, comme font les hirondelles, avec lesquelles ils ont quelques ressemblance. Leurs couleurs, et quelques-unes de leurs habitudes les rapprochent aussi des martins-pêcheurs; comme eux, ils nichent dans des trous, qu'ils se creusent sur les rives sablonneuses des rivières ou sur la pente des coteaux qui les avoisinent.

Les *guépriers ordinaires* se voient quelquefois dans nos départemens méridionaux; mais ils ne font que passer dans les contrées septentrionales.

Quelques naturalistes ont prétendu que les guépriers volaient à rebours: c'est une erreur. Les anciens, qui em-

bellissaient leurs observations de tout le charme qui pouvait les rendre attachantes, ont dit que les guêpiers donnaient, plus qu'aucun autre oiseau, des preuves de tendresse filiale. Nous voudrions bien trouver, chez la plupart des animaux, des exemples si nécessaires aux hommes; mais, avant tout, nous sommes historiens naturalistes, et nous devons avouer que cette réputation des guêpiers n'est fondée sur aucun fait positif.

Nous voici arrivés à la tribu la plus nombreuse en espèces utiles pour nos climats, aux GALLINACÉS, dont le nom rappelle l'oiseau le plus précieux qu'il y ait en France, la poule, appelée *gallina* en latin.

Ces oiseaux, qui sont généralement pesans, et dont le vol est très-borné, ont été, pour la plupart, réduits à l'état de domesticité et peuplent nos basses-cours: ils se divisent en familles, qui ont des caractères très-marqués;

et tout le monde a été à portée d'observer que , dans la plus grande partie de ces espèces , le mâle a plusieurs femelles.

Les PIGEONS présentent plus de cent variétés , qui ont reçu des noms dépendans , soit des pays où ces races ont d'abord paru , soit de quelques habitudes , soit des couleurs du plumage. Ces variétés , comme on le pense bien , proviennent du mélange des races principales. Quant aux espèces , la plupart des naturalistes les bornent à deux : celle des *bisets* et celle des *ramiers* , auxquelles ils ajoutent celle des *tourterelles* , qui peut être considérée séparément , parce qu'elle s'unit fort rarement avec les deux autres , et que les individus qui résultent de cette union paraissent peu propres à perpétuer leurs races.

On peut aussi considérer comme une espèce bien distincte le *pigeon couronné* ; mais je pense que personne ne

peut affirmer jusqu'à quel degré les autres pigeons d'Europe, ou ceux qui nous viennent des différentes parties du monde, doivent être séparés ou rapprochés de nos bisets et de nos ramiers, et s'ils sont des espèces particulières, ou seulement des variétés de ces deux espèces, qui ont dû éprouver de grands changemens, par le mélange successif des races, l'influence du climat, le genre de nourriture, etc.

J'ai insisté sur ces remarques, afin d'habituer les personnes qui aiment les sciences naturelles à ne pas séparer sans réflexion des individus qui semblent dès l'abord étrangers les uns aux autres, et qui se tiennent souvent de plus près qu'on ne pense.

L'on est convenu, assez généralement en France, d'appeler bisets toutes les races de pigeons élevées dans les grands colombiers, en y joignant différens surnoms, et *pigeons domestiques*, ceux qu'on élève dans de petits

colombiers ou dans des volières, et qui ne vont point chercher leur nourriture dans les campagnes.

On n'a placé dans ces armoires que les races les plus curieuses, et principalement celles qui nous viennent des contrées éloignées.

Je dirai peu de chose des habitudes des pigeons, parce qu'elles sont assez connues, puisqu'on en élève en grand nombre même dans les villes.

Le biset ou pigeon sauvage a des couleurs moins vives, moins prononcées, ou, si l'on veut, plus *bises* que dans l'état domestique, et c'est de là que lui vient son nom. Cet oiseau, qui ne passe que la belle saison dans la plupart de nos départemens, établit son nid dans des trous d'arbres.

Les ramiers ne restent pas non plus, pour l'ordinaire, toute l'année en France: ils établissent leur domicile au sommet des arbres, et l'on en trouve, dans quelques contrées, qui, prévoyant sans



doute un hiver peu rigoureux , ne quittent point les environs des lieux où ils se sont accouplés. On appelle communément *pigeons fuyards* les pigeons de colombiers qui ont abandonné ces habitations pour retourner à l'état sauvage , et qui quelquefois voyagent avec les bisets. Ainsi , le *pigeon sauvage* ou *pigeon œnas* de Ténériffe , n'est autre chose qu'un biset , ou bien un pigeon né en domesticité , et qui a quitté son colombier pour la vie sauvage.

Les ramiers arrivent par troupes au commencement du printemps , et font souvent de grands dégâts dans les blés. Les bisets arrivent quelques jours plus tard , et en repartent avant les ramiers : ceux-ci sont l'objet d'une chasse très-productive dans quelques parties de la France , où on les connaît sous le nom vulgaire de *palombes*. J'ai vu , dans les Pyrénées , des *palombières* célèbres , par la grande quantité de ramiers que l'on prend au moment où ils

quittent nos climats pour aller dans des contrées plus méridionales. Ces palombières sont de belles allées de hêtres entre lesquels on tend d'immenses filets, que l'on abat au moment où les ramiers, effrayés par le simulacre d'un oiseau de proie lancé du haut d'une échelle, veulent se mettre à l'abri dans l'épaisseur des arbres.

On a beaucoup écrit sur la douceur du caractère des pigeons, sur leur tendresse, leur constance, en considérant leur roucoulement comme l'expression touchante de tous ces sentimens. J'ai étudié avec quelque attention les pigeons des grands colombiers, et ceux qu'on nomme vulgairement domestiques, et je me suis convaincu qu'en général ces oiseaux sont jaloux, hargneux, méchans, colères, et que ce roucoulement est aussi souvent le langage de la haine que l'expression de la tendresse : je les ai vus se battre avec acharnement à coups d'ailes, de ma-

nière à se renverser , à se blesser : j'ai remarqué sur-tout qu'il existait entre ces oiseaux des haines vigoureuses , qui éclataient à chaque rencontre ; et , en ne considérant cette haine que comme l'effet de la jalousie , on peut dire que cette dernière passion est si forte dans les pigeons , qu'elle ternit toutes les belles qualités dont on les a trop légèrement gratifiés. C'est donc aux graces naturelles de cet oiseau que j'attribue cette erreur des naturalistes : ils auront cru , ce que l'on est raisonnablement porté à penser , que la bonté doit être l'apanage des graces. Au surplus , les tourterelles , que j'ai moins observées , paraissent mieux mériter cette réputation de tendresse , de constance , dont elles sont les emblèmes.

Parmi tous les pigeons apportés des contrées éloignées , on distingue les deux *pigeons couronnés* : ces oiseaux , que des naturalistes ont mal-à-propos nommés faisans , ont tous les mouve-

mens et les habitudes de nos pigeons : on en a apporté plusieurs fois des Indes, principalement des îles de Banda, où ils sont assez communs : on les y élève dans les basses-cours ; mais dans nos climats ils ne pondent pas : il y a environ vingt-cinq ans, on en voyait plusieurs dans les volières de l'hôtel Soubise. On n'a pas été à même d'étudier les mœurs des autres pigeons étrangers.

On sait que les tourterelles ne sont en France que des oiseaux de passage, qui arrivent en troupes à la fin du printemps, pour en repartir avec les nouveaux-nés avant les froids.

Les *tourtelettes* appartiennent à une race qui se trouve au Sénégal, au cap de Bonne-Espérance, et dans d'autres contrées méridionales.

Les *passerins* sont de petites espèces d'Amérique, connues sous les noms de *cocotzin* et *petites tourterelles* ; comme leur chair est fort bonne, quel-

ques auteurs ont donné, assez mal à propos, à cet oiseau le nom d'*ortolan*.

Les oiseaux nommés TETRAS par les naturalistes, sont plus généralement connus sous le nom de *coqs de bruyère*, avec lesquels on a placé les *gêlinottes* qui s'en rapprochent par des caractères extérieurs.

Le *tetras de bruyère*, vulgairement *grand coq de bruyère*, que l'on nomme dans plusieurs pays *coq sauvage*, *coq des bois*, *coq des montagnes*, et même *faisan bruyant* ou *sauvage*, à cause du cri aigu et assourdissant que le mâle fait entendre dans la saison des amours, est quelquefois désigné par les habitans des Pyrénées par la dénomination de *paon sauvage*: cette diversité de noms prouve que les nomenclateurs ont bien fait de conserver à cet oiseau la dénomination latine de *tetras*, qui peut seule désigner le genre.

Dans nos climats les *coqs de bruyère* habitent les montagnes élevées, et se

nourrissent de petits fruits, de semences, de feuilles tendres, de sommités de plantes et de vers de terre, qu'ils prennent en grattant le sol comme nos coqs de basses-cours; leur nom vulgaire indique aussi qu'ils habitent les bruyères désertes; mais c'est principalement aux *tetrix*, ou *petits coqs de bruyère*, que convient le nom d'oiseaux de *bruyère*; parce qu'en effet les petits fruits de cette plante forment leur principale nourriture; c'est sur-tout dans le nord de l'Europe que les *tetrix* sont communs, et qu'on les prive assez facilement; mais ils vivent peu de temps en cage dans nos climats tempérés.

Les *gélinothtes* ont aussi beaucoup des habitudes des *tetras*, et se nourrissent comme eux de petits fruits, et sur-tout de ceux du coudrier; aussi les a-t-on appelées *poules des coudriers*. Elles sont renommées pour la bonté de leur chair, mais il est difficile de les conserver long-temps dans des volières.

Les *gangas* sont connus sous le nom vulgaire de *gélinottes des Pyrénées*; ils volent par troupes, et se trouvent principalement dans les contrées méridionales.

Le *tetras du Canada*, qui est une espèce de gélinotte, est très - commun dans le nord de l'Amérique.

On a donné aux *lagopèdes* la dénomination vulgaire de *perdrix blanches*, qui leur convient d'autant plus mal, que ces oiseaux, assez différens d'ailleurs des perdrix, ne sont blancs que pendant l'hiver; car, durant l'été, leur plumage est nuancé de taches brunes, ainsi qu'on peut le remarquer sur des individus de cette collection.

Les lagopèdes habitent les Alpes et les montagnes les plus élevées de l'Europe; ils vivent au milieu des neiges, dans des trous où ils semblent fuir les rayons du soleil; et, comme ils ont le vol peu élevé, on les prend très-facilement.

Parmi les TINAMOUS, le *magoua*, assez commun au Brésil, fait entendre le soir à six heures un sifflement grave, qui est son cri d'appel, lequel sert, en quelque sorte, d'horloge aux habitans du pays.

Les *souis* sont aussi des oiseaux de la Guiane, ils nichent sur des arbrisseaux et fréquentent de préférence les lieux découverts.

Les TRIDACTILES n'offrent rien de curieux dans leurs habitudes.

Les PERDRIX, avec lesquelles on a placé les *cailles*, sont des oiseaux trop connus pour qu'il soit nécessaire de s'arrêter à la plupart des espèces ou variétés de nos climats.

Les chasseurs connaissent mieux que d'autres les ruses ingénieuses que les perdrix en général, et sur-tout les *perdrix grises*, emploient pour tromper leur adresse, principalement dans le temps où elles veillent sur leurs petits; les mères apprendront que ces



qualités de tendresse, de fidélité conjugale attribuées aux pigeons, sont le partage des perdrix; à ces titres, ils en ajouteront d'aussi recommandables, c'est le dévouement des père et mère pour leurs petits, dévouement qui les porte à attirer l'œil du chasseur sur eux seuls au risque de périr.

Les *bartavelles*, dont la chair est très-estimée, ont été nommées *perdrix grecques*, parce que c'est principalement dans la Grèce qu'on les trouve en grand nombre sur les rochers.

Les variétés *blanches* des perdrix grises et rouges ne nous surprendront pas plus que les hirondelles blanches et les merles blancs que nous avons vus, parce qu'elles sont, sans doute, le résultat de causes semblables.

La *gorge nue* est une perdrix rouge d'Afrique.

Les *perdrix de roche* ont aussi quelque ressemblance avec nos perdrix rouges, et se plaisent, comme elles,

dans les lieux montueux et les rochers.

Quoique les *cailles* soient répandues dans les différentes parties du monde, on pense bien que leur disparition subite de nos contrées à une certaine époque de l'année, a donné lieu à beaucoup de conjectures. Il est en effet très-difficile de concevoir comment des oiseaux naturellement pesans, et qui le sont encore davantage quand leur corps est chargé de graisse, peuvent faire une traversée considérable, soit pour aborder en Afrique, soit même pour aller d'île en île, tandis que sous nos yeux ils paraissent se traîner avec peine dans nos guérets. Ces voyages périodiques n'en sont pas moins certains, tandis que l'engourdissement que les cailles éprouvent l'hiver dans des trous, et les métamorphoses qu'elles subissent sont des absurdités fondées sur des observations mal faites, et recueillies par des imaginations extravagantes.

La haine que les mâles se vouent dans le temps des amours , l'acharnement avec lequel ils se battent , ont quelquefois engagé à présenter , soit les cailles , soit les perdrix en spectacle : les combats de ces oiseaux étaient célèbres chez les Athéniens , et Solon les croyait propres à donner du courage aux enfans.

Les cultivateurs se plaignent quelquefois de la grande quantité de cailles à l'approche des moissons ; mais cette abondance n'est rien , comparée à la quantité prodigieuse de celles qui s'arrêtent , et souvent s'abattent de lassitude dans certaines contrées , soit en arrivant en France ou dans d'autres parties de l'Europe , soit lorsqu'elles regagnent les contrées méridionales des autres parties du monde ; il n'y a point d'exagération à dire qu'on en prend , vers la fin du printemps , dans une étendue d'environ quatre lieues , sur les côtes occidentales du royaume de Naples , plus de cinq cent

mille en quelques jours, et que leur retour au commencement de l'automne n'en laisse pas une moindre quantité. Le produit de cette chasse dans l'île de Caprée, située à l'entrée du golfe, forme un revenu considérable à l'évêque, qui en a reçu dans le pays le surnom d'*évêque des cailles*.

La *caille de Pondichéri* a été nommée *turnix* par des naturalistes; celle de la Chine, dont on voit ici une femelle, a été appelée la *fraise*, par allusion à sa fraise blanche; quoique cette espèce soit très-petite, elle n'en est pas moins aussi courageuse que celle de nos climats: à la Chine on fait battre ensemble ces petits oiseaux, et ces combats sont l'objet de paris considérables.

Nous avons fait mention des mœurs des PAONS, en visitant ceux que l'on élève dans le grand bassin du jardin, (tome I<sup>er</sup>, pag. 111.) Nous ne nous arrêterons donc qu'aux variétés moins connues.

Le paon *spicifère*, qui doit son nom à l'aigrette en épi qu'il a sur la tête, est le même que d'anciens naturalistes ont appelé *paon du Japon*.

Le beau *paon blanc mâle*, variété du paon vulgaire, assez commune en Norvège, et dans d'autres contrées du nord, présente une exception assez rare aux variétés; c'est que la blancheur du plumage se transmet aux générations suivantes, même lorsque ces oiseaux, qui, sans doute, ont subi cette altération dans le nord, multiplient dans le midi.

Nous avons vu vivantes la plupart des espèces de FAISANS que l'on conserve ici. (Tome I<sup>er</sup>, page 117.) Nous ne ferons donc remarquer aux personnes qui nous ont accompagnés à la volière du jardin que les espèces et variétés qui ne s'y trouvent pas; telles sont le *katraca*, que l'on apprivoise assez facilement aux Antilles, mais qui conserve en domesticité un caractère haineux et méchant.

L'*hoazin*, qui habite ordinairement les contrées les plus méridionales du Mexique, doit son nom au cri lugubre que ce nom, prononcé lentement, rend assez bien ; ce cri et les reptiles venimeux dont l'*hoazin* se nourrit, l'ont fait regarder dans ce pays comme un oiseau de mauvais augure, et cependant on croit que sa chair est un bon remède pour des maladies graves. Malgré ces bonnes et mauvaises qualités, l'*hoazin* s'apprivoise, et quelques Indiens en ont dans leurs basses-cours ; mais on est impatient de visiter l'une des plus belles espèces de faisans, on peut même dire l'un des plus beaux oiseaux de cette collection. Le *faisan argus*, ainsi nommé à cause du grand nombre d'yeux peints sur son plumage avec un ordre admirable, s'appelle *luen* dans son pays natal, et a mérité le surnom de *faisan de Junon*. Il est originaire des montagnes de la haute Asie, et il ne paraît pas que les

Chinois  
car ce  
pays, qu  
n'aurait  
extraordi  
Les co  
places de  
générale  
meurs  
Il n'  
qui de  
sur to  
nent.  
Nouve  
sa déco  
diverse  
riétés, r  
des race  
probabil  
l'espèce  
grandes  
assurer  
sous la d  
sauvage

Chinois soient parvenus à l'appivoiser ; car certainement les relations de ce pays , qui font mention du faisan doré , n'auraient pas oublié un oiseau aussi extraordinaire.

Les *coqs* et les poules leurs femelles , placés dans ce même genre , sont trop généralement connus pour que leurs mœurs doivent être décrites.

Il n'est pas surprenant qu'un oiseau , qui de temps immémorial est répandu sur toute la surface de l'ancien continent , et qui a été transporté dans le Nouveau Monde , à l'instant même de sa découverte , s'offre à nous dans ces diverses contrées sous une foule de variétés , résultat du mélange journalier des races ; ainsi , quelles que soient les probabilités qui portent à croire que l'espèce principale est originaire des grandes Indes , on ne peut cependant assurer que les individus désignés ici sous la dénomination de *coqs* et *poules sauvages*, soient en effet de l'espèce pri-

mitive ; tout ce qu'on peut présumer , d'après les soins qu'exigent les poussins , c'est que ces oiseaux sont originaires des climats chauds.

Nous croyons inutile d'entrer dans l'énumération des qualités qui font rechercher certaines races , de préférence à d'autres , à cause de leur fécondité ; cette fécondité est telle, qu'on peut, avec quelques soins, avoir des poules qui pondent presque tous les jours. On dit qu'il y a une race à Malaca, qui pond deux fois par jour, et les naturalistes grecs citent des poules d'Illyrie qui pondaient jusqu'à trois fois ; il n'est donc pas étonnant que dès les temps les plus reculés on se soit occupé des moyens de faire éclore ces œufs sans le secours des poules, et que les *fours à poulets*, très-communs chez les Égyptiens, aient été imités en Europe.

Tout le monde connaît la jalousie des coqs envers leurs rivaux et même envers les mâles de quelques autres es-



pèces, jalousie qui est le fondement de cette haine, dont les Grecs et d'autres peuples ont tiré parti pour donner des combats de coqs célèbres encore aujourd'hui à la Chine, en Angleterre et ailleurs.

Nous nous sommes occupés des mœurs des PINTADES, en visitant celles de la volière du jardin, (tome I<sup>er</sup>, page 120.)

Les DINDONS ne sont pas moins connus que nos poules, et quoiqu'originaires de l'Amérique, n'en sont pas moins d'anciens habitans de nos basses-cours.

Tout le monde sait que l'habitude que cet oiseau a de faire la roue, surtout dans le temps des amours, joint à son air stupide, l'ont rendu le modèle de la sottise orgueilleuse. Ajoutons que parmi les dindons, ainsi que chez les hommes, les sots orgueilleux sont toujours méchans ; aussi, quoique la plupart des naturalistes assurent que les coqs ordinaires sont plus haineux,

plus colères que les coqs d'Inde, j'avoue franchement que des observations constantes m'ont convaincu que ces derniers, dans le temps des amours, sont les plus violens des hôtes de nos basses-cours; peut-être cette diversité d'opinion vient-elle de ce que d'autres auront fait leurs observations à des époques différentes; mais je pense que la comparaison vulgaire: colère comme un dindon, est parfaitement juste, surtout si l'on ajoute comme un dindon amoureux; car plus d'une fois j'ai vu des coqs d'Inde attirés de fort loin par la voix glapissante de leurs pareils, abandonner leurs femelles pour venir se battre à outrance avec des dindons mâles qui régnaient paisiblement dans d'autres basses-cours; j'en ai vu poursuivre des coqs ordinaires, tuer des canards mâles, mutiler des poules par excès de tendresse, et se jeter sur les filles de basse-cour, sur-tout lorsqu'elles avaient quelque partie de leur vêtement de couleur rouge.

Une vert  
rapporte  
que, lorsqu  
que dindon  
un arbre,  
sans frayer  
mobilité c  
réputation  
Le no  
dans la  
page 11  
les habi  
ici al  
simplen  
et que l  
ment sou  
lorsqu'il é  
Versailles  
sauvage q  
privoise q  
nier.  
Les e  
des occ  
au prem

Une particularité assez remarquable rapportée par quelques voyageurs, c'est que, lorsqu'on tue à coup de fusil quelque *dindon sauvage* qui était perché sur un arbre, les autres le voient tomber sans frayeur, et conservent une immobilité qui seule leur mériterait la réputation de stupides.

Le *hocco* vivant, que nous avons vu dans la volière, (III<sup>e</sup> Promenade, page 118) et dont nous avons décrit les habitudes, est de l'espèce nommée ici *alector*. Le *hocco pauxi*, appelé simplement *pauxi* dans le Mexique, et que l'on désignait assez improprement sous le nom de *pierre de Cayenne*, lorsqu'il était vivant à la ménagerie de Versailles, est aussi stupide dans l'état sauvage que le *hocco alector*, et s'apprivoise plus difficilement que ce dernier.

Les *GOUANS* nous viennent des Indes occidentales, et ressemblent assez au premier aspect aux précédens. Il y

a lieu de penser que ces oiseaux, dont la chair est fort délicate, se rapprochent beaucoup pour leurs habitudes des autres gallinacés, dont ils forment ici le dernier genre.

C'est à l'armoire suivante que commence la seconde des deux principales divisions adoptées par Lacepède, et dans laquelle nous verrons successivement les oiseaux d'eau ou nageurs, ceux de rivage et la tribu peu nombreuse des coureurs.

Les FLAMANDS, appelés *phénicoptères* par les Grecs, ce qui signifie oiseau à l'aile de flamme, eussent peut-être été mieux désignés sous cet ancien nom générique, que sous celui qu'on leur a conservé ici, et qui peut donner une fausse notion en laissant croire que cet oiseau est commun en Flandre.

Quoi qu'il en soit, ce nom français n'est qu'une corruption du mot *flambant*, qui, comme on voit, signifiait

à peu près la même chose que la dénomination grecque. Les flamands, loin d'habiter le nord de la France, ne paraissent ordinairement que sur nos côtes méridionales dans les marais qui les avoisinent; on les voit plus habituellement dans les contrées chaudes, et on les retrouve dans les autres parties du monde. Lorsque ces oiseaux voyagent, c'est toujours en troupes, et placés sur une ligne; quand ils se reposent ou prennent leur nourriture, ils sont également placés à la file les uns des autres, et il paraît que cette manière de se ranger leur a été dictée par l'instinct de leur propre conservation; en effet, on a remarqué qu'il y avait toujours en sentinelle un ou plusieurs flamands qui ne manquaient pas, d'aussi loin qu'ils appercevaient quelque ennemi, d'avertir la troupe par un cri aigre, assez semblable à celui d'une trompette, ce qui suffisait pour la mettre toute entière en fuite; il est

d'autant plus important pour ces oiseaux d'être avertis à temps, qu'ils savent prévenir, mais non braver le danger; un seul coup de fusil, tiré sur l'un d'eux, rend les autres presque immobiles de frayeur, et les livre au chasseur, qui les tue quelquefois jusqu'au dernier; on dit que lorsqu'ils sont gras leur chair est fort délicate.

Les ALBATROSSES sont quelquefois si gros, qu'on les a nommés au cap de Bonne-Espérance, où cependant ils viennent rarement, *moutons du Cap*; ces oiseaux n'habitent que les mers australes, et se trouvent en grand nombre entre les îles de glace, et jusqu'aux glaces solides qui bornent ces mers. Les navigateurs en prennent assez facilement à l'hameçon, lorsqu'ils s'approchent des vaisseaux.

Les PÉTRELS se laissent aussi emporter au desir de voyager, et bravent généralement les gros temps; la facilité qu'ils ont à voler, à nager, et princi-

pablement à courir sur l'eau en s'aidant de leurs pieds comme de rames, et de leur ailes pour se soutenir dans l'air, leur a fait donner, par les matelots anglais, le nom qu'ils portent comme un diminutif de *petit Pierre*, par allusion à l'apôtre de ce nom qui marchait sur l'eau.

Le *damier*, qui doit son nom à son plumage, où le blanc et le noir sont placés en échiquier, est le même oiseau que les navigateurs ont appelé *pigeon de mer*: on le rencontre dans les latitudes les plus élevées de l'Océan austral; et l'on n'en voit guère avant d'avoir passé les tropiques.

Lorsqu'à de grandes distances de terre les matelots voient arriver à l'arrière du vaisseau un grand nombre de *pétrels-tempêtes*, appelés ordinairement *oiseaux de tempête*, ils regardent cette apparition comme le précurseur d'un gros temps, et ce signal d'alarme devient aussi pour eux un signe de sa-

lut, parce qu'ils se préparent à l'orage, qui ne manque jamais de suivre d'assez près leur arrivée; et l'on sent bien que c'est-là ce qui a valu à ces oiseaux le surnom qu'on leur a donné dans les mers du Nord et du Sud, où ils sont assez communs.

Presque toutes les espèces de pétrels présentent, à ceux qui veulent en dénicher, une petite opposition à laquelle on ne s'attend pas lorsqu'on n'a aucune connaissance de leurs habitudes: comme ces oiseaux se nourrissent de poisson, ils ont habituellement l'estomac rempli de matières qui ne sont pas entièrement digérées, et d'huile qu'ils dégorgent dans le bec de leurs petits; de sorte que, lorsqu'on se présente à eux pour les saisir, ils ne manquent pas de lancer cette huile dans les yeux du chasseur. Que cette action soit l'effet de la frayeur ou du desir de se défendre, il n'en est pas moins vrai que plusieurs dénicheurs, qui étaient



parvenus à gravir les côtes escarpées et à se glisser dans les fentes des rochers où les pétrels nichent, ont couru risque d'être aveuglés, et même, ce qui nous paraît un peu fort, y ont, dit-on, perdu la vie.

Le duvet de certains pétrels sert aux mêmes usages que celui des cygnes.

En parcourant les oiseaux d'une famille fort nombreuse à laquelle on a donné le nom d'une des espèces principales, le CANARD, nous ne ferons point mention du *canard olor*, qui est notre *cygne domestique*, dont nous nous sommes occupés en visitant les animaux vivans (III<sup>e</sup> Promenade, p. 159) : nous ferons seulement remarquer que celui-ci n'est qu'une variété du *cygne sauvage* dont on voit des individus dans cette collection.

Les *oies*, parmi lesquelles il est facile de reconnaître nos *oies domestiques* et les *oies sauvages*, sont généralement des oiseaux très-connus, parce

que l'on a bien calculé tous leurs produits.

On sait que c'est pour leur duvet , pour leurs grosses penne et pour leur chair , que l'on élève des troupeaux d'oies domestiques ; mais c'est sur-tout dans l'art de les engraisser que l'on a mis à la fois le plus de raffinement et de cruauté. Cet art , dont les détails ne sont heureusement pas du domaine du naturaliste , était bien connu des anciens ; et quoique la vigilance des oies du Capitole eût sauvé Rome de la surprise des Gaulois ; quoique chaque année on célébrât une fête en l'honneur de ces oiseaux , les fermiers des environs n'en connaissaient pas moins l'art de les engraisser pour la table des Apicius.

Le caractère apparent des oies est assez connu du peuple , qui ne manque pas d'en faire des applications proverbiales ; mais cette réputation de bêtise leur vient , sans doute , plutôt de leur

tournure , de leur démarche , et , si l'on peut le dire , de leur physionomie que de leurs mœurs. Les oies , en effet , ne sont pas plus stupides que les cygnes , que nous admirons ; comme ces derniers , elles déploient à propos , et surtout pour défendre leurs petits , un courage qui les rend capables de tout braver ; et l'on a des preuves que des *jars* (nom des oies mâles) , ont donné des marques de dévouement telles qu'on aurait lieu de les attendre du chien le plus fidèle.

On sait que les oies sauvages viennent des climats froids , où elles nichent ordinairement , et qu'elles ne restent dans les contrées tempérées que jusqu'à ce que la saison leur permette de revenir dans celles où elles ont pris naissance. Tout le monde a été à portée d'observer qu'elles voyagent en conservant un ordre qui présente la figure d'un V.

*Le cygnoïde ou l'oie de Guinée,*

quoique originaire d'Afrique , se retrouve en Russie , en Sibérie , et dans d'autres contrées froides , ce qui l'a fait nommer par quelques naturalistes *oie de Sibérie* ou de *Moscovie* : l'espèce de poche , formée par sa gorge pendante , lui a fait aussi donner le nom de *jabotière*. Elle peut multiplier dans nos basses-cours avec notre oie domestique.

Le *canard canadien* , qui est l'*oie sauvage du Canada* , paraît quelquefois en France , ainsi que le *canard melanote* , que Buffon appelle *oie bronzée*.

L'*oie d'Egypte* est célèbre par les hommages que lui rendaient les anciens Egyptiens , qui la considéraient comme le modèle des bons parens. Plusieurs individus de cette espèce vivent depuis sept ans dans le grand bassin du jardin , où ils font la guerre aux autres espèces.

Qui pourrait penser , en voyant la *bernache* , que cette espèce d'oie , peu

remarquable pour nous , a été fameuse pendant une longue suite de siècles , et qu'elle a été considérée par plus de vingt naturalistes , dont plusieurs jouissaient d'une juste réputation : par les uns , comme le produit d'un fruit , par d'autres , comme sortant d'une coquille , par quelques autres enfin , comme naissant dans des troncs d'arbres , ou même dans les bois pourris et les débris des navires ? De là venait cependant le nom latin donné à une espèce de saule , et qui signifiait *arbre aux oies* , et celui de *conque anatifère* , que porte encore une coquille , très-connue sur nos côtes de l'ouest sous la dénomination vulgaire de *pousse-pied*.

Je ne cite ces puérités que parce qu'elles se trouvent trop souvent dans de bons livres à côté d'excellentes remarques.

Au surplus , les bernaches nichent dans les contrées très-septentrionales , vers le 80<sup>e</sup> degré et au-delà ; mais on

en voit souvent en Angleterre , en Irlande, et l'on en a même tué en France, qui , sans doute , s'étaient égarées dans leurs longues excursions, ou qui avaient été poussées dans les terres par le gros temps.

Le *cravant* est une espèce d'oie plus commune dans les climats tempérés : on la reconnaît de loin à son cri sourd , qui ressemble à un aboiement rauque : c'est un oiseau timide , craintif , et que l'on peut , avec un peu de soin, garder en domesticité.

Les *eiders* sont des espèces beaucoup mieux connues , à cause du commerce que l'on fait de leur duvet , que nous appelons *édredon* , par corruption d'*eider-don*.

C'est en Norwége et en Islande que nichent les eiders , et c'est de là qu'on nous apporte leur duvet : le plus fin est celui qui couvre le ventre et l'estomac , et l'on prise sur-tout celui que l'oiseau s'arrache pour garnir son nid ,

et que les marchands appellent *duvet vif*. Dans le pays on force chaque femelle à construire tous les ans plusieurs nids, en lui enlevant ses œufs; et l'on a remarqué que, lorsqu'elle n'a plus de duvet fin, le mâle s'en arrache, à son tour, pour garnir le nid; mais on a l'attention de ne faire la dernière récolte que lorsque les petits sont éclos, sans cela on risquerait de chasser pour toujours la mère des lieux où l'on a le plus grand intérêt à la retenir; puisque les terrains où ces oiseaux nichent sont les plus riches propriétés des habitans de ces contrées, lesquels ont l'art de former de petites îles, pour les engager à venir jouir de la solitude.

Les eiders voyagent comme les autres espèces d'oies, mais ils ne quittent guère les contrées glaciales; seulement, dans l'hiver, ils se tiennent à la mer: ils se nourrissent habituellement de poisson, qu'ils attrapent en plongeant profondément; ils aiment aussi les

moules et les animaux des autres coquillages. Quelques personnes pensent que l'on pourrait peut-être en élever sur nos côtes les plus septentrionales.

Les *canards* proprement dits, dont on reconnoît aisément ici plusieurs variétés sans étiquette, ont des habitudes trop connues pour que nous nous arrêtions à les décrire. Celles des *canards sauvages* tiennent pareillement à la nécessité où ils se trouvent de voyager, pour éviter les grands froids des contrées qu'ils habitent.

Les *canards musqués*, appelés aussi *canards d'Inde*, se plaisent assez dans nos basses-cours : on en trouve beaucoup de sauvages dans les terres humides de la Guiane.

Les *tadornes* nichent dans des terriers, dont elles chassent quelquefois les lapins ; et, comme elles s'établissent de préférence dans le voisinage de la mer, on les a nommées *canards de mer*.



Les *macreuses* et les *doubles macreuses* viennent des contrées septentrionales, et arrivent sur nos côtes en hiver. Ces oiseaux, ainsi que les diverses espèces de *sarcelles*, peuvent être considérés comme ayant à peu près les mêmes habitudes que les canards sauvages.

Les **HARLES** sont très-voraces, et dévastent quelquefois nos étangs. La *piette* a été appelée la *religieuse*, à cause des couleurs de son plumage. Le *harle couronné* se trouve au Mexique, à la Caroline et à la Virginie.

Le **BEC EN CISEAUX** n'a de remarquable que son bec : il se nourrit de poisson comme les précédens : on le rencontre à la Caroline et sur les côtes de la Guiane.

Parmi les **PLONGEONS**, celui nommé *l'imbrim* ne quitte pas les mers du nord ; tandis que *l'immer* se trouve souvent sur les lacs de la Suisse. Quant aux *petits plongeurs*, on en voit assez

souvent sur nos côtes. On y voit aussi quelques espèces et variétés de GRÈPES, dont le plumage servait autrefois à faire des manchons.

Les GUILLEMOTS, ainsi que les ALQUES, sont des oiseaux assez stupides, qui se plaisent dans les mers septentrionales. Il y a des espèces de guillemots qui nichent sur nos côtes, et qui volent et marchent si mal, que, lorsqu'on les surprend à terre, on peut les prendre à la course.

Les différentes espèces de PINGOINS et de MANCHOTS habitent des climats fort opposés; mais leur conformation suffit pour annoncer que ces oiseaux se tiennent presque toujours à la mer.

Les STERNES ou *hirondelles de mer* doivent ce dernier nom à quelques traits de ressemblance avec nos hirondelles; elles prennent les petits poissons avec beaucoup d'adresse, en rasant la surface de la mer. La *grande hirondelle de mer*, surnommée *pierre garin*,

est assez commune sur nos côtes, où elle arrive au printemps : elle va aussi pêcher dans les rivières. La *petite* vient aux mêmes époques, et repart également à l'entrée de l'hiver. L'*épouvantail* est la *grifette noire*, qui se nourrit principalement d'insectes.

L'AVOCETTE n'est aussi pour nous qu'un oiseau de passage : la longueur de ses jambes lui donne les moyens de prendre les poissons sans avoir besoin de se mettre toujours à la nage.

LES MAUVES sont les mêmes oiseaux auxquels on a donné les noms de *goë-lans*, *mouettes*, etc. ; ils ont à peu près les mêmes habitudes que les précédens ; quelques espèces sont très-voraces, et restent presque toute l'année sur nos côtes : lorsqu'elles s'en éloignent pour venir dans les terres, c'est un présage de mauvais temps.

LES FRÉGATES doivent leur nom à la grande vitesse de leur vol, qui

leur sert à poursuivre les autres oiseaux de mer auxquels elles enlèvent leur proie.

Les CORMORANS dévastent les étangs sur lesquels ils s'arrêtent : on assure qu'après avoir saisi le poisson ils le jettent en l'air de manière à le faire tomber dans leur gosier la tête en avant, ce qui fait que les nageoires ne gênent pas au passage. A la Chine on les élève à rapporter le poisson qu'ils ont pêché ; mais ils sont moins généralement répandus que les FOUS, oiseaux assez mal nommés ; car, si c'est leur caractère que l'on a voulu désigner, il fallait plutôt les appeler *stupides*. Des voyageurs en ont en effet trouvé dans certains parages, qui donnent des preuves de la plus complète stupidité ; aussi, lorsqu'ils sont rencontrés en mer par quelque frégate, cette dernière ne manque jamais de s'approprier leur pêche. Les PHAÉTONS, connus des navigateurs sous le nom de *païlle en queue*, sor-

tent rarement de la zone torride ; les ANHINGAS se plaisent aussi dans les pays chauds , et se trouvent principalement à la Guiane et au Brésil ; mais les PÉLICANS , célèbres par un dévouement maternel fort exagéré , se voient également , soit dans les mers du nord , soit dans les contrées méridionales ; ils sont seulement très-rare sur nos côtes. La conformation du pélican est beaucoup plus curieuse que sa vie privée : cette longue poche dans laquelle il met sa provision de poisson ou d'eau , et dont il fait sans doute part à ses petits , n'offre rien d'assez remarquable pour qu'on doive en faire l'emblème de l'amour maternel ; les cigognes , les perdrix même sont à cet égard plus dignes de nous intéresser : au surplus , ces oiseaux qui nagent ordinairement par troupes , s'apprivoisent assez facilement , et on les élève , de même que les cormorans , à rapporter leur pêche.

Ici commence la tribu des oiseaux

de rivage, dont nous avons fait connaître les principaux caractères.

Quelques-uns des goûts du MESSAGER, aussi connu sous le nom de *secrétaire*, avaient engagé des naturalistes à le placer parmi les oiseaux de proie; mais quoiqu'il se nourrisse de reptiles et de rats, son naturel est si doux, il s'apprivoise si facilement, que nous le verrions avec peine avec les faucons. Il n'est pas rare de voir des messagers dans les basses-cours des habitans du cap de Bonne-Espérance, où ils vivent en paix avec les autres espèces d'oiseaux; c'est sans doute à ses longues jambes qu'il doit le titre de messager.

Le KAMICHI se nourrit aussi de reptiles; mais c'est principalement dans les terrains humides de l'Amérique méridionale qu'on le rencontre: on le reconnaît de loin à sa voix forte et retentissante.

On a donné aux GLARÉOLES le sur-

nom de *perdrix de mer*, parce qu'elles fréquentent les rivages de la mer : on en voit aussi beaucoup aux bords des rivières de nos départemens du nord.

L'AGAMI, que le son sourd qu'il fait sortir de son corps a fait surnommer *oiseau trompette*, est un des oiseaux qui s'apprivoisent le plus facilement, c'est même un de ceux qui montrent le plus d'attachement pour leurs maîtres ; il est commun dans quelques contrées de l'Amérique méridionale, et l'on a pu voir un agami vivant, il y a quelques années, à la ménagerie.

LES GRUES ordinaires, quoique originaires du nord, sont bien connues dans plusieurs de nos départemens : elles arrivent en automne en troupes nombreuses, s'abattent sur les terrains nouvellement ensemencés, mais cherchent de préférence les contrées marécageuses, où elles trouvent beaucoup d'insectes ; la *grue couronnée* est l'*oiseau royal* qui habite l'Afrique ; c'est une

des espèces les plus familières; l'*anti-gone* est la grue à *collier*, qui vient des grandes Indes. Les *demoiselles* doivent leur nom à leur taille, à leur parure et à des manières singulières qui ont l'air de la coquetterie; on les a appelées *demoiselles de Numidie*, parce que c'est là qu'on les a vues pour la première fois; mais elles ne sont pas rares dans d'autres parties de l'Afrique: on en a élevé long-temps à la ménagerie de Versailles, qui ont multiplié.

Nous avons fait connaître les mœurs des CIGOGNES en visitant celles de la ménagerie, (III<sup>e</sup> Promenade, p. 116.) Nous dirons seulement que la *cigogne noire*, ou plutôt rousse, est plus rare dans nos contrées que la blanche.

Les HÉRONS sont des oiseaux qui vivent sur les lacs, les étangs, et j'en ai vu souvent dans les prés inondés qui avoisinent les ruisseaux et les petites rivières poissonneuses: on pense bien



que c'est du *héron vulgaire* qu'il est question ici ; le *blanc* se trouve rarement sur les côtes d'Angleterre, mais on le rencontre dans le nord ainsi que dans les contrées les plus méridionales ; le *pourpré* se voit sur le Danube ; le *bihoreau*, que l'on a quelquefois nommé *corbeau de nuit*, à cause de son cri lugubre, est une espèce assez commune dans nos climats, ainsi que le *butor* ; mais ce dernier oiseau ne mérite pas particulièrement l'injure attachée à son nom, car de toutes les espèces de héron il est peut-être le moins stupide, ce qui, à la vérité, ne fait pas l'éloge des autres.

Les longues plumes que la plupart des hérons ont sur la tête et le cou, servent à faire des panaches ; les plus chères sont celles de l'*aigrette*, que l'on voit non seulement en Europe, mais dans les contrées méridionales de l'ancien et du nouveau continent : quant à la *grande aigrette*, espèce de

héron non moins beau que les autres, elle ne se trouve qu'en Amérique.

Le BEC-OUVERT est un oiseau étranger, dont les habitudes sont inconnues.

C'est au cri dur et rauque, à l'espèce de *râlement* que les RALES, et principalement celui de *genêt*, font entendre, que les oiseaux placés dans ce genre doivent leur nom: les espèces les plus communes en Europe se trouvent dans les environs des étangs, dans les prés bas et les terrains fangeux; le seul râle de *genêt*, appelé aussi *râle de terre*, préfère les prairies; et comme on l'y rencontre en même temps que les cailles, et qu'il en repart à la même époque que ces dernières, on a supposé fort gratuitement qu'il conduisait leurs bandes, et on l'a nommé *roi des cailles*.

Les *râles d'eau*, moins estimés des gourmands que ceux de *genêt*, se cachent avec soin dans les grandes her-

bes des étangs et des prés inondés , dont il est difficile de les faire sortir ; les *marouettes* habitent les étangs marécageux , et font leur nid en petit bateau , de manière qu'il s'élève et s'abaisse avec la surface des eaux. Les râles *des Philippines* se nomment aussi *tiklins* ; ceux à *long bec* sont assez communs à la Guiane , où l'on trouve aussi la *grande poule d'eau* , qui est le râle *hydrogalinette*.

On pense bien que c'est du goût que les oiseaux du genre suivant ont pour les huîtres et les autres coquillages que dérive leur nom ; les HUITRIERS , que l'on connaît sur nos côtes sous la dénomination vulgaire de *pies* ou *bécasses de mer* , sont beaucoup plus communs sur celles de la Grande - Bretagne que sur les nôtres , et on les retrouve dans les climats les plus opposés.

Les SAVACOUS sont des oiseaux solitaires , fort communs dans les marais de la Guiane.

Les SPATULES *blanches* sont assez communes sur nos côtes marécageuses, mais beaucoup moins que dans les environs de Leyde, où elles se rassemblent par troupes nombreuses; les spatules *roses* se trouvent principalement à l'Amérique: ces oiseaux nichent sur le sommet des grands arbres, et pêchent pendant le jour sur les bords fangeux de la mer.

Le grand nombre d'espèces et de variétés de BÉCASSES qu'on a rassemblées ici, prouve qu'une foule de circonstances font varier les couleurs de ces oiseaux répandus dans toutes les contrées; leurs habitudes sont bien connues des chasseurs, et l'on sait que généralement elles se nourrissent de vers, se plaisent dans les terrains humides, volent mal, et paraissent très-bornées dans les moyens de se soustraire à notre poursuite. L'espèce appelée ici *œgocéphale* est connue sous le nom vulgaire de *barge*; elle vient sur nos côtes;

les *érytropes*, plus connues sous la dénomination de *chevaliers*, pénètrent dans l'intérieur des terres, et sont assez communes sur les étangs et les rivières de quelques-uns de nos départemens; il n'en est pas de même des *JABIRUS* que l'on n'a trouvés encore que dans l'Amérique, où ils vivent de poissons d'eau douce.

Nous arrivons enfin à un genre qui offre des souvenirs intéressans. L'*IBIS*, appelé aussi l'*oiseau de Pharaon*, dont on retrouve si fréquemment l'image dans les *hiéroglyphes* des Égyptiens, fut célèbre chez cet ancien peuple qui divinisait, en quelque sorte, tous ses bienfaiteurs. Il suffit de savoir que les ibis se nourrissent de serpens, pour sentir quels services ils rendent encore dans ces contrées infestées par des reptiles dangereux; c'est le professeur Geoffroy qui a rapporté d'Égypte l'ibis antique que l'on a placé dans cette collection, et qui nous retrace les hommages ren-

du à cet oiseau sacré chez les anciens Égyptiens.

Les COURLIS vulgaires sont chez nous des oiseaux de passage qui ne séjournent quelque temps que dans nos départemens maritimes, où ils se nourrissent de vers, de petits coquillages et d'insectes : tout le monde sait qu'ils sont très-recherchés pour la bonté de leur chair ; les *courlieux*, ou *petits courlis*, sont beaucoup plus rares sur nos côtes ; les *courlis verts* sont communs en Italie, mais les *courlis rouges* ne se trouvent que dans l'Amérique méridionale.

Les ÉCHASSES, quoique assez rares, se rencontrent dans les contrées opposées de l'ancien et du nouveau continent ; mais des oiseaux de rivage plus répandus et plus connus, sont les **HI-DROGALLINES**, mot composé qui rend bien la dénomination vulgaire de *poules d'eau* ; parmi elles, il en est cependant qui viennent rarement en France, même dans nos contrées mé-

ridionales; telle est le *porphyrion* ou *la poule sultane*, assez commune en Sicile, et qui paraît originaire d'Afrique : on parvient à l'élever en domesticité : les Grecs et les Romains se contentaient même d'admirer cet oiseau dans leurs palais, et ne le faisaient point servir dans leurs festins les plus somptueux. L'*hydrogalline de la Martinique*, qui est la *petite poule sultane*, se trouve, ainsi que la *favorite*, à l'Amérique; mais la *chlorope*, que tout le monde reconnaîtra pour notre *poule d'eau vulgaire*, paraît répandue dans la plupart des pays connus, et se trouve en hiver dans les contrées tempérées de la France; la poule d'eau est, ainsi que la FOULQUE, paresseuse, timide, et y voit assez bien dans l'obscurité; cette dernière a dans certains oiseaux de proie des ennemis sans cesse acharnés à la poursuite de ses œufs et de ses petits; on donne assez communément en France le nom de *morelle* à la foulque commune.

Les JACANAS sont des oiseaux de l'Amérique méridionale, dont les habitudes sont peu connues; on leur a donné le surnom de *chirurgien*, en comparant leurs ongles à des bistouris.

Le bruit que font les VANNEAUX en volant, et que l'on a comparé à celui du *van*, instrument destiné à nettoyer le blé, est l'origine du nom de cet oiseau, du moins de l'espèce ordinaire, assez commune dans nos climats, où elle arrive dès le commencement du printemps; c'est à cette époque que les vanneaux se répandent en folâtrant matin et soir sur les terres humides, et dans les prairies qui renferment des vers, leur principale nourriture; ils nichent même en si grand nombre dans quelques-uns de nos départemens, que leurs œufs sont aussi communs dans les marchés de certains villages que ceux des poules, et c'est ainsi que les hommes préfèrent leur intérêt présent à un avantage plus éloigné et plus général; en effet, le vanneau répandu sur



toute la terre rend le plus grand service aux cultivateurs en détruisant cette foule de larves et de vers qui rongent les plantes; le *tourne-pierre* a les mêmes goûts, et comme il habite les rivages de la mer, il doit son nom à l'habitude qu'il a de retourner les petites pierres pour attraper les vers qui se logent ordinairement sous cet abri; mais les plus remarquables parmi ces espèces, sont les *combattans* et les *caurales*; les premiers, appelés aussi *petits paons de mer* sont plus rares dans nos contrées que les précédens, et ne se voient que sur nos côtes septentrionales; quant aux seconds, leurs habitudes sont inconnues, et l'on sait seulement qu'on les trouve à la Guiane, où ils sont rares. On pense bien que les combattans doivent ce nom à leurs mœurs guerrières; ce sont en effet les combats qu'ils se livrent, soit corps à corps, soit en troupes réglées, et dont nos vanneaux ordinaires nous donnent aussi le spectacle dans le temps des

amours qui les ont fait remarquer; mais ces diverses espèces, intéressantes pour les amateurs, le sont bien moins pour les friands que quelques-unes du genre suivant; c'est parmi les *PLUVIERS*, dont les variétés sont assez nombreuses et répandues, que se trouvent les *pluviers dorés*, célèbres par la délicatesse de leur chair, et les *guignards*, appelés aussi *petits pluviers*, moins communs chez nous, mais aussi recherchés; ces oiseaux, dont les goûts se rapprochent beaucoup de ceux de nos vanneaux, n'arrivant dans nos climats que dans la saison des pluies, c'est à cette remarque qu'ils doivent leur nom; les *pluviers à collier* se tiennent sur les grèves aux bords de la mer, et se trouvent aussi quelquefois sur nos rivières; les autres espèces sont presque toutes étrangères à nos climats, ou, si l'on en voit quelquefois sur nos côtes, c'est que des circonstances particulières les y ont portées. Les dénominations de *coure-vîte*, de *rocifère*, d'*armé*, d'*ai-*

*guillonné*, de *couronné*, à *lambeaux*, indiquent : les deux premières, des habitudes très - peu remarquables ; les autres, des caractères extérieurs pris, soit dans la forme de leurs ongles, soit dans les variétés du plumage.

L'OUTARDE vulgaire n'a, avec les oiseaux de rivage, que des rapports de formes extérieures, remarqués par les ornithologistes, car elle en diffère essentiellement par ses goûts, puisque elle se nourrit principalement de grains et ne s'arrête en hiver par petites troupes que dans les plaines de quelques-uns de nos départemens ; sa chair n'y est pas moins estimée que celle de la *canepetière* ou *petite outarde*, plus rusée que l'autre pour se soustraire au chasseur. La petite outarde huppée d'Afrique, appelée *houbara*, emploie à peu près les mêmes ruses pour se soustraire aux oiseaux de proie ; mais celle-ci est principalement recherchée dans le pays qu'elle habite, parce que son fiel et d'autres parties intérieures

sont regardées comme d'excellens remèdes pour les maux des yeux.

Comme on ne veut avoir des notions que sur les oiseaux conservés dans cette collection, on se rappellera que nous avons fait connaître les mœurs des AUTRUCHES et des CASOARS, en visitant ceux de la ménagerie. (III<sup>e</sup> Promenade, pages 138 et 145.)

Les personnes qui ont bien voulu nous accompagner dans la visite des oiseaux auront remarqué avec satisfaction que cinq ou six genres seulement manquent à cette collection, et nous ne craignons pas d'affirmer que le peu d'individus connus dans les espèces qui les composent ne présentent aucun fait très-curieux, car, par exemple, le TOUYOU est un grand oiseau d'Amérique, assez semblable à l'autruche pour qu'on lui ait donné les noms d'*autruche bâtarde*, d'*autruche d'occident*, etc. ; et quant au DRONTE que l'on n'a trouvé jusqu'ici que dans les îles de France et de la Réunion,

tout ce qu'on en sait par les descriptions des voyageurs, c'est que si la petitesse des ailes et la forme des pieds le rapprochent des oiseaux appelés *coureurs*, la pesanteur de son corps, le peu de longueur de ses jambes, en font l'espèce la plus lourde et la moins propre à la course.<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Au moment où l'on termine l'impression de cet ouvrage je vois avec plaisir que plusieurs noms vulgaires qui manquaient aux étiquettes des oiseaux de cette collection, ont été ajoutés et que l'on multiplie de plus en plus les moyens de rendre facile l'étude de l'histoire naturelle : ainsi le vœu que j'ai exprimé au commencement de la visite de cette collection, (6<sup>e</sup> Promenade, page 140) est rempli presque aussitôt que formé. Le retour du professeur (M. Geoffroy) chargé spécialement de la démonstration des mammifères et des oiseaux, en complétant toutes les chaires du Muséum, laisse la faculté de donner à chaque cours tout le développement dont les diverses classes du règne animal sont susceptibles.